

Prologue

LE PRINCIPE D'IMPRUDENCE

Bruxelles, la cartonnerie familiale, le confort bourgeois¹. Comme dans la chanson de Souchon : « On va tous pareils, moyen moyen / La grande aventure, tintin²... » Mais il la voyait pas comme ça, sa vie, Jacky. « J'ai eu l'impression que j'allais ou devenir fou ou les tuer, ce qui est à peu près la même chose... et je suis parti pour éviter un meurtre, mais je suis parti gentiment, j'ai dit : "Je pars"... et on m'a dit : "Tu peux partir mais tu n'as pas le droit de revenir"³. » Il est parti, sans espoir ni surtout volonté de retour, pour rester vivant, debout. « Tout le malheur du monde, disait-il, vient de l'immobilité. Toujours ! On n'est pas fait pour mourir, puisque mourir c'est s'arrêter » : tout Brel est là. Sans cesse en mouvement, avec l'obsession d'« aller voir » de l'autre côté de la colline... ou de l'océan.

Avant cela, il partira une deuxième fois en choisissant de quitter la scène au faîte de la gloire. Quitte à susciter l'incompréhension. « C'est marrant, constatait-il à la veille de ses adieux à l'Olympia, personne n'a voulu que je débute et aujourd'hui personne ne veut que j'arrête. » C'est par misanthropie, voulait absolument lui faire dire son interlocuteur, « c'est pour fuir les gens, une fois fortune faite, que vous arrêtez? ». Et lui, affable, le sourire tendre et cependant désabusé par tant de lourdeur d'esprit, d'incapacité à concevoir le

1. « Né dans une famille aisée, il aurait sans doute pu opter pour la sécurité financière en continuant de travailler chez Vanneste & Brel, la cartonnerie de son père. Il n'en fut rien. Dans sa tête, il était déjà "ailleurs". Je le soupçonne même d'avoir abandonné à son frère une part de son héritage à un moment où il en aurait eu bien besoin. » (Charley Marouani, *Une vie en coulisses*, Fayard, 2011.)

2. *Le Bagad de Lann-Bihoué*, 1978.

3. À Radio-Canada.

désintéressement : « Mais non, mais non, mais non... c'est pour aller voir, pour avoir le temps d'aimer, justement. J'ai envie de prendre le temps de regarder, de m'offrir le temps de me taire, c'est de ça que j'ai envie. Ça s'appelle la liberté. Je ne suis pas à vendre, vous comprenez, je ne veux pas être à vendre... Et puis j'ai envie de vivre ma vie comme j'ai envie de la vivre¹! » Tout simplement. Jusqu'à son troisième départ, lorsqu'il lèvera l'ancre pour de bon.

« Il est urgent d'être heureux », écrit-il alors à l'un de ses amis, juste avant de se lancer dans la traversée de l'Atlantique, amputé partiellement d'un poumon moins d'un mois et demi plus tôt ! C'est à croire qu'il savait qu'il mourrait jeune. À la Camarde, il assurait en 1968 : « J'arrive, j'arrive / C'est même pas toi qui es en avance / C'est déjà moi qui suis en retard », écrivant dès 1960 : « La mort m'attend comme une princesse / À l'enterrement de ma jeunesse. » Mais comme c'est dur de mourir au printemps, le Grand Jacques a choisi l'automne : « La mort m'attend aux dernières feuilles / De l'arbre qui fera mon cercueil. » Cela faisait alors plus de dix ans qu'il avait abandonné le tour de chant, si l'on excepte cet *Homme de la Mancha* qui lui allait si bien... et s'achevait par la mort du héros.

Ainsi, fait aussi remarquable qu'exceptionnel, sa carrière de chanteur, du moment où il est devenu célèbre avec *Quand on n'a que l'amour* jusqu'à ses fameux adieux de l'Olympia 1966, n'a duré que dix ans. Dix ans seulement pour devenir « irremplaçable », comme l'affirmera Juliette Gréco² : « Personne ne pourra jamais approcher cette force-là ! Personne. Il a tout dit, il a traité de tout et, quand il n'a plus eu à parler, il est parti. Et il n'est jamais revenu, lui ! » Une décennie lui aura suffi pour laisser dans la chanson – et auprès du public – une empreinte indélébile. C'est dire la mesure de l'homme et du créateur. « Il a apporté à la chanson cette espèce de qualité gigantesque d'expression qui nous manque un petit peu en France. C'est un Belge, c'est un Flamand avec tout ce que cela comporte de grand. Il a apporté une façon de se bagarrer contre

1. Propos recueillis et filmés par l'ORTF le 3 octobre 1966 dans un restaurant de Limoges, à « minuit passé depuis longtemps », pendant le dîner d'après spectacle avec quatre musiciens, Jojo en face de Jacques et Charley Marouani à sa droite. Les adieux à l'Olympia auront lieu du 6 octobre au 1^{er} novembre.

2. À la revue *Chorus (Les Cahiers de la chanson)*, n° 25, automne 1998, « Spécial Jacques Brel ».

des moulins. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien qu'il a fait *L'Homme de la Mancha*, c'est parce qu'il était un véritable Don Quichotte. Il l'était dans la vie. Il l'était partout et quand il n'y avait pas d'obstacles, il les inventait pour les surmonter.» De qui, ce commentaire si pertinent? De Brassens, bien sûr, sans doute son meilleur et plus vieil ami, avec Charley Marouani, Lino Ventura... et Jojo.

Aux proches de ce dernier, le jour même de ses obsèques, Brel confiait déjà qu'il serait «le suivant». Flagrant dans son œuvre, ce sentiment d'être en partance l'était plus encore dans sa vie. «Dès les premiers temps, dira son ancien imprésario Charley Marouani, je me suis rendu compte que Jacques n'était ni un artiste ni un homme comme les autres. Il ne mimait pas ses chansons: il les vivait. Il ne chantait pas; il se consumait. Pressentait-il qu'il mourrait à quarante-neuf ans? Était-ce sa crainte d'une existence "raccourcie" qui le poussait à "partir où personne ne part"¹?» D'où l'urgence de mener son tour de chant tambour battant: quinze chansons, pas une de plus, mais enchaînées à un rythme d'enfer. L'urgence ensuite d'arrêter les concerts pour éviter d'avoir à tricher² («Et dis-toi donc grand Jacques / Dis-le-toi souvent / C'est trop facile de faire semblant³») – il avait seulement trente-huit ans et il ne lui restait déjà plus qu'une dizaine d'années à vivre. «Faire semblant était au-dessus de ses moyens. Tricher aurait été une injure faite au public⁴.» Repartir de plus belle, tâter de la comédie musicale, du cinéma. Puis s'imposer d'incroyables défis, dans l'urgence et l'imprudence à la fois. Navigateur au long cours, pilote au grand cœur... Jusqu'à en faire un principe de vie. Le principe d'imprudence! «Les hommes prudents sont des infirmes...»

On ne le sait pas trop, mais c'est à la fin du voyage, aux confins de l'enfance, qu'il a fait de son existence l'équale de son œuvre: un

1. *Une vie en coulisses*, *op. cit.*

2. C'est à l'issue d'un concert à Laon, au début de l'été 1966, après s'être aperçu qu'il avait doublé machinalement un couplet des *Vieux*, qu'il prit la décision d'arrêter la scène, ne supportant pas l'idée de «tricher» face au public en perdant de sa spontanéité et donc, pensait-il, de son authenticité («Je risquais de devenir habile... J'ai terminé mon tour et j'ai décidé d'arrêter. Je n'y étais plus, c'est que je n'y pensais plus assez»).

3. *Grand Jacques (C'est trop facile)*, 1953.

4. Charley Marouani, *op. cit.*

chef-d'œuvre. « Un homme passe sa vie à compenser son enfance. Un homme se termine vers seize, dix-sept ans. Il a eu tous ses rêves. Il ne les connaît pas, mais ils sont passés en lui », assurait-il. Ce qu'il avait rêvé tout éveillé étant enfant, puis théorisé de façon si brillante – imprimé sur papier, gravé sur disque, interprété sur scène, porté à l'écran (*Le Far West...*) et, bien sûr, proclamé haut et fort dans ses interviews –, il lui a fallu moins de trois ans, ses trois dernières années, pour le mettre en pratique aux Marquises.

Loin d'être une sorte d'appendice à sa vie d'artiste, parachevée avec sept ou huit chansons majeures, sa vie d'être humain dans cet archipel parmi les plus isolés au monde – la « Terre des Hommes », ainsi nommée par ses premiers habitants il y a plus de deux mille ans – aura été plus qu'un aboutissement, un véritable accomplissement. C'est là que l'œuvre de Jacques Brel a pris tout son sens, comme on transforme un essai, légitimée et validée rétrospectivement par ce voyage au bout de la vie ; là, enfin, qu'en allant au bout de sa quête altruiste, au bout de lui-même, l'homme a opéré – vraiment et définitivement – la jonction avec l'artiste.

*Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part¹*

« Moi, tout le monde m'a appris à mourir, depuis que je suis né. On m'a appris à mettre de l'argent de côté, à être prudent... Toutes ces choses qui sont le contraire de vivre et qui apprennent la mort, c'est désolant. » Jacques Brel, lui, nous a appris à vivre. Son histoire est une leçon de vie. Si bien qu'on peine, comme Brassens, à croire à sa mort : « Non, je ne pense pas qu'il soit mort... Avec ce qu'il a fait, avec ce qu'il a écrit, avec ses qualités d'homme et ses qualités d'écrivain, d'auteur, comment voulez-vous l'enterrer ? Il est là, plus vivant que jamais. » C'est sûr, Jacky, six pieds sous terre, tu frères encore.

1. *La Quête*, paroles de Jacques Brel, 1968 © Publications Francis Day.

DU PLAT PAYS AUX MARQUISES

Si l'on s'accorde assez facilement sur une liste d'artistes ayant marqué l'histoire de la chanson française, chacun possède ses petites préférences qui ont plus à voir avec sa sensibilité et son vécu qu'avec la valeur intrinsèque de l'œuvre – à supposer qu'à de tels sommets de qualité il soit objectivement possible de comparer l'écriture, la composition, l'interprétation et la teneur respectives des chansons, leur capacité à transcender les chapelles et à dépasser leur époque... Donc, à chacun son artiste de prédilection. Ainsi, celui qui aura le plus compté pour moi – homme et créateur confondus, sa vie ayant été aussi admirable que son œuvre –, jusqu'au point peut-être d'avoir infléchi le cours de mon existence, s'appelle Jacques Brel.

Autant que je m'en souviens, j'ai découvert Brel en 1957 – j'avais huit ans – avec *Quand on n'a que l'amour*. Le choc! Violent, irrépressible, de ceux qui vous marquent à jamais. Tant par le fond (guère éloigné du chef-d'œuvre de Raymond Lévesque, *Quand les hommes vivront d'amour*, paru un an plus tôt) que par la forme, cet irrésistible crescendo brélien qui deviendrait l'une de ses marques de fabrique. La suite ne fit que confirmer cette révélation. Comme si j'étais branché sur le même secteur d'une intensité (émotionnelle) hors norme. Le discours lucide et généreux de l'homme sur ses semblables («J'ai mal aux autres», etc., mais aussi, revers obligé de la médaille, «Mort aux cons!», etc.) enfonça le clou.

Alors, quand le héros de mon adolescence, le chevalier à la triste figure, s'incarna en Jacques Brel (j'étais dans ma vingtième année), la boucle fut bouclée. Ce «Grand Jacques»-là était bien mon Grand Frère! Mon aîné de vingt ans, presque jour pour jour, un vrai

«bélien» avide d'aventures, débordant de rêves d'enfance. Un frère que j'avais (presque) reconnu comme tel dès 1964, lui, le Flamand qui se plaisait à rappeler ses ascendances espagnoles, réelles ou prétendues, pour expliquer son goût des contrastes violents, des couleurs vives, des émotions fortes et ce qu'il appelait son «chagrin d'orgueil¹», et moi le fils d'exilés républicains, chassés d'Espagne par le franquisme; souvenez-vous de *Jef*: «Viens, il me reste ma guitare/Je l'allumerai pour toi/Et on sera espagnols/Comme quand on était mômes...»

Et puis, superbe pied de nez au show business et plus généralement à l'ordre social qui vous rive d'office sur les rails du conformisme, le voilà qui décide à l'apogée de sa carrière – alors qu'il aurait pu continuer des décennies durant, et pour le plus grand plaisir du public, à «rentabiliser» ses talents multiples – d'«aller voir» ailleurs si le bonheur s'y trouve! Il lâche tout quasiment du jour au lendemain et, non content de posséder déjà sa licence de pilote, passe son brevet de *skipper* pour se lancer dans un tour du monde à la voile censé durer cinq ans. Stupéfaction, puis admiration, dirait Souchon. L'esprit des Gerbault, Mermoz et autre Saint Exupéry souffle en lui. Rarissime dans l'absolu... et unique, à ce niveau de notoriété et de reconnaissance, dans l'histoire du show-biz.

La maladie le cueillera en cours de route : parti d'Anvers le 24 juillet 1974 sur l'*Askoy* (un yawl au grand mât de vingt-deux mètres, long de dix-huit et pesant quarante-deux tonnes, bien trop lourd pour un seul homme, fût-il accompagné d'une femme qui n'a pas froid aux yeux), c'est lors d'une escale à Ténériffe, le 20 octobre, qu'il percevra les premières atteintes de ce «mal mystérieux dont on cache le nom», comme disait son ami Brassens. Auparavant, accostant à Horta, aux Açores, il avait déjà subi un terrible coup au moral en apprenant la mort, le 1^{er} septembre, de son grand ami Georges Pasquier, *alias* Jojo.

1. «Je suis flamand et d'origine espagnole», affirme-t-il en 1965 au micro de Jean Serge (pour Europe n° 1), avant de préciser: «J'explique un peu la Flandre avec les mots de Cervantès...» Il ne se doute pas encore qu'il montera bientôt *L'Homme de la Mancha*, mais son rendez-vous avec Don Quichotte est déjà pris.

À celui-ci, dans la chanson éponyme de son dernier album, en 1977, Jacques Brel dira : « Nous savons tous les deux que le monde sommeille par manque d'imprudence. » Une phrase qui résume entièrement l'histoire du Grand Jacques. Et un principe – le principe d'imprudence – qu'il ne manquera pas d'appliquer une nouvelle fois après son opération. Délesté d'un poumon ou presque le 16 novembre, Brel remonte en effet à bord de son bateau dès le 22 décembre ! Malgré l'épuisement, visible, il n'entend pas se reposer davantage. Le 25 décembre est celui du « fameux » réveillon improvisé en compagnie d'Antoine qui, par le plus grand des hasards, vient mouiller dans le même port des Canaries, à Puerto Rico, avec sa première goélette baptisée *Om*. Un bien mauvais procès lui sera intenté par la suite, dont le simple exposé des faits¹ suffira à montrer l'ignominie. Mais plus tard, bien après, quand le mal sera fait et que la calomnie – de pures élucubrations ! – aura rempli son triste office. Trop tard, surtout, le Grand Jacques étant resté convaincu jusqu'à sa mort, semble-t-il, qu'Antoine avait « vendu » son cancer aux médias, alors que rien n'était plus faux. En réalité, la rumeur de la maladie avait filtré depuis Bruxelles, où Brel s'était fait opérer, suivie d'échos dans les journaux belges et même d'une dépêche de l'agence France-Presse...

Quoi qu'il en soit, le 30 décembre 1974, malgré la promesse faite à son médecin, Arthur Gelin, de se reposer au moins jusqu'en février (« Je te jure qu'il est urgent d'être heureux », lui écrit-il alors en manière d'excuse), Jacques Brel entreprend avec sa compagne Maddly et sa fille France la traversée de l'Atlantique. Deux représentantes du « sexe faible » et un homme physiquement diminué, incapable de s'atteler aux tâches les plus dures : dans ces conditions et avec un tel bateau, c'est une véritable gageure. Don Quichotte à l'assaut des moulins à houle... Et pourtant ! Telle une cathédrale de voile (écoutez cette extraordinaire chanson méconnue, écrite aux Marquises et restée inédite jusqu'en 2003, *La Cathédrale*, où Brel retrace son trajet par le détail, de l'appareillage dans un port de Flandre « jusqu'aux îles droit devant » du Pacifique), l'*Askoy* arrive le 26 janvier 1975 en baie de Fort-de-France.

1. Précisément rétablis dans la revue *Chorus* (n° 21 puis 25, automne 1997 et 1998) par Marc Robine, futur biographe de Brel.

Après plusieurs mois de cabotage aux Antilles, au cours desquels les paparazzi tentent par tous les moyens de photographier «le mort en sursis» (qui écrit alors à son ami Lino Ventura : «Je suis heureux de te faire savoir qu'on survit très bien avec un poumon en moins. Attends la suite!»), Jacques et Maddly poursuivent seuls le voyage jusqu'au Venezuela. Martinique, Guadeloupe, les Saintes, la Dominique, les Grenadines, Margarita... Le temps d'un aller-retour Caracas-Bruxelles en avion pour un premier contrôle médical six mois après l'opération (en quittant la clinique, Brel avait promis à ses médecins de se soumettre à un examen semestriel régulier), ils mettent les voiles jusqu'au canal de Panamá. L'objectif est de traverser le Pacifique, de faire escale aux Marquises, de continuer vers Tahiti, les îles Sous-le-Vent et les Fidji, puis de rallier l'océan Indien, les Seychelles, la mer Rouge et le canal de Suez pour regagner enfin l'Europe via la Méditerranée.

Le 22 septembre, l'*Askoy* se lance à l'aventure, en affrontant l'immense océan. Cap sur les Marquises : sept mille kilomètres non-stop ! Et le 19 novembre 1975 en fin d'après-midi, un an et trois jours après l'ablation du lobe supérieur de son poumon gauche, Jacques Brel parvient avec Maddly Bamy en vue de la grande baie de Taaoa, dite baie des Traîtres, derrière laquelle s'étale le village d'Atuona, au pied d'un pic impressionnant, couronné de nuages, de plus de mille mètres. C'est la petite baie voisine de Tahauku, plus propice au mouillage car s'enfonçant telle une langue étroite dans les terres, qu'ils choisissent pour ancrer leur bateau, à l'instar de tous ceux qui font une halte à Hiva Oa. Il n'en bougera quasiment plus, en dépit des projets de navigation que nourrissait encore le couple.

À cette époque, ma chère et tendre et moi («Mauricette et Fredo», comme l'écrira deux ans plus tard Gilbert Laffaille dans *Le Président et l'Éléphant*, pour brocarder les chasses africaines de Valéry Giscard d'Estaing) vivons au Gabon où nous avons créé le premier organe de presse du pays, l'hebdomadaire d'information générale *L'Union*, que nous nous apprêtons (quelques semaines après l'arrivée de Brel aux Marquises) à transformer en quotidien national. Mission accomplie le 30 décembre, non sans avoir formé au préalable une équipe de jeunes journalistes

gabonais, avec le concours d'un trio d'excellents confrères français de nos amis.

Coïncidence : je me rendrai en monomoteur à Lambaréné pour réaliser un reportage «à l'orée de la forêt vierge» sur l'histoire exemplaire de l'hôpital Albert-Schweitzer (alors fort décrié par les autorités gabonaises, sous le prétexte fallacieux de néocolonialisme, pour masquer en fait leurs propres carences en matière sanitaire), pendant qu'un certain Antoine voguait sur l'Ogooué (le grand fleuve gabonais que Gainsbourg immortalisera dans son film *Équateur*), vers le village du «grand docteur» musicien.

Les responsables de l'hôpital, devenu obsolète, bataillaient alors pour obtenir les moyens d'en bâtir un nouveau, répondant aux normes les plus modernes. Déployant une énergie seulement comparable à celle de son illustre prédécesseur, prix Nobel de la Paix 1952, promoteur du «respect de la vie» et inventeur implicite de l'idée d'écologie, son directeur, Max Caulet, parviendra à réunir des fonds internationaux permettant de démarrer sa construction. Finalement, malgré des difficultés permanentes et un équilibre financier toujours précaire, le nouvel hôpital sera inauguré le 17 janvier 1981. Aujourd'hui, plus d'un siècle après la création par Albert Schweitzer¹ et son épouse Hélène de leur premier établissement médical sur les rives de l'Ogooué, l'ancien hôpital (achevé en 1925) de celui qui consacra cinquante-deux ans de sa vie à soigner gratuitement lépreux et malades en tout genre, dans un environnement hostile, attend toujours d'être classé au patrimoine mondial de l'Unesco.

Mais, surtout, en cette fin 1975, à Hiva Oa sur l'*Askoy* comme chez nous à Libreville, on sablera le champagne parce qu'enfin, le 20 novembre, au lendemain de l'arrivée du Grand Jacques dans

1. Par des tournées de conférences et de concerts d'orgue en Europe et aux États-Unis, il put assurer le financement de son entreprise humanitaire. Son prix Nobel lui permit de terminer la construction d'un village annexe pour les lépreux. À partir de 1957, il s'engagea publiquement, aux côtés d'Einstein, dans une résistance à la course aux armements atomiques. Il décéda à l'âge de 90 ans, le 4 septembre 1965, dans son hôpital de Lambaréné où il fut inhumé, conformément à sa volonté, auprès de son épouse (décédée en 1957). Le petit cimetière, qui renferme aussi les tombes de plusieurs de ses collaborateurs, se trouve face à la maison qu'il habitait, au bord de l'Ogooué.

ce qui allait devenir son ultime terre d'élection, «Franco est tout à fait mort¹»!

On n'était plus au temps où Bruxelles bruxellait dans l'insouciance, mais à celui des valises et des mallettes, des corrompus et des corrupteurs, en un mot de la «Françafrique». Il était temps pour nous de quitter ce marigot grouillant de vieux crocodiles sinistres et hideux, pour une autre aventure; quitte à repartir de zéro.

*Ô jeunes gens! Élus! Fleurs du monde vivant,
Maîtres du mois d'avril et du soleil levant,
N'écoutez pas ces gens qui disent: soyez sages!
La sagesse est de fuir tous ces mornes visages.
Soyez jeunes, gais, vifs, aimez! Défiez-vous
De tous ces conseillers douceâtres et sinistres.
Vous avez l'air joyeux, ce qui déplaît aux cuistres.
Des cheveux en forêt, noirs, profonds, abondants,
Le teint frais, le pied sûr, l'œil clair, toutes vos dents;
Eux, ridés, épuisés, flétris, édentés, chauves,
Hideux; l'envie en deuil clignote en leurs yeux fauves.
Oh! comme je les bais, ces solennels grigous.
Ils composent, avec leur fiel et leurs dégoûts,
Une sagesse pleine et d'ennui et de jeûnes,
Et, faite pour les vieux, osent l'offrir aux jeunes²!*

L'imprudence... Pour continuer à vivre debout, jusqu'au bout de nos rêves. Comme Brel avait quitté la scène pour le cinéma, puis le cinéma pour la navigation hauturière, avant de s'atteler à son dernier disque tel un défi improbable dans un archipel oublié des antipodes.

Ses *Marquises* passeront en boucle dans notre nouveau chez-nous, dans une république naissante de la Corne de l'Afrique aux premiers pas de laquelle j'essaierai de contribuer à ma modeste mesure (malgré l'engeance incarnée par certains néo-coopérants mais ex-vrais colons à la – grave – mentalité inchangée). C'est là, à Djibouti, que j'apprendrai avant tout le monde ou presque, sur

1. *Knokke-le-Zoute tango*, 1977.

2. Victor Hugo, extrait de son recueil posthume *Océan*.

place, par une dépêche de l'AFP tombée sur le télécopieur de mon bureau du *Réveil de Djibouti*, l'hebdo national, la mort de notre héros survenue à l'hôpital franco-musulman de Bobigny (rebaptisé hôpital Avicenne cette année-là), le lundi 9 octobre 1978 à quatre heures dix du matin. Moins d'un demi-siècle – quarante-neuf ans et six mois exactement – après sa naissance, le lundi 8 avril 1929 à Schaerbeek (Bruxelles).

Le vendredi 13 octobre en fin de matinée, Jacques Brel était inhumé à Hiva Oa, à l'endroit précis choisi par lui: non loin de la tombe de Paul Gauguin, à la droite d'un grand Christ en croix de cinq mètres de haut: «Pour qu'il soit entouré de ses deux larçons!», avait-il lancé un jour comme une boutade, lui le bouffeur de curés, l'anticlérical notoire. À ses obsèques: les amis d'Atuona, dont les sœurs du collègue Sainte-Anne et plusieurs dizaines d'enfants marquisiens; parmi les proches d'avant les Marquises, seul son ex-impresario et fidèle ami Charley Marouani a fait le voyage, convoyant la dépouille de Jacques aux côtés de Maddly.

Le sait-on? Douze ans plus tôt, en avril 1966, Brel était à l'affiche à Djibouti, encore colonie française, dans le cadre d'une tournée dans l'océan Indien¹ (avec Madagascar, La Réunion puis l'île Maurice). À ce moment-là, ni lui ni les quatre musiciens qui l'accompagnaient régulièrement (Philippe Combelle à la batterie, Jean Corti à l'accordéon, Gérard Jouannest au piano et Pierre Sim² à la contrebasse) ne se doutaient que, six mois plus tard, à l'Olympia, il ferait ses adieux à la scène. En attendant, il allait vivre de drôles de débuts à Djibouti, victime d'une cabale de l'armée!

Il faut dire que l'homme à l'origine de sa venue, Guy Arnaud, sorte d'anar au grand cœur et patron de l'hôtel-restaurant La Siesta

1. Une partie de cette tournée (du 21 avril à Djibouti au 3 mai 1966 à l'île Maurice) a été filmée en 16 mm (les extérieurs en couleur et les scènes d'intérieur en noir et blanc) par le réalisateur Claude Vernick. Il en a résulté un reportage d'une heure environ, intitulé *Brel ou «Jacky» à Madagascar*, proposant 14 chansons interprétées sur scène ou illustrées d'images de ce séjour dans l'océan Indien, entrecoupées de propos spontanés ou d'extraits d'interviews de l'artiste. En 1993, ce document a été commercialisé en VHS chez Polygram Vidéo sous le titre *Brel, sa dernière tournée*.

2. Ou Max Jourdain.

où devait se dérouler le tour de chant, était toujours un peu en délicatesse avec l'armée française et la Légion étrangère en poste à Djibouti. Or, les grands pontes locaux, qui n'appréciaient guère les idées et les chansons de Jacques Brel («Ce ne fut pas Waterloo mais ce ne fut pas Arcole/Ce fut l'heure où l'on regrette d'avoir manqué l'école¹...»), avaient fait passer le message selon lequel les soldats ou officiers qui seraient vus à La Siesta, au concert de Brel, s'exposeraient automatiquement à des sanctions... Dans une ville où la vie économique, à l'époque, reposait essentiellement sur l'armée, dont les membres et les familles constituaient l'immense majorité des expatriés français, en raison du caractère stratégique de Djibouti à l'entrée de la mer Rouge, la consigne ne manqua pas d'être suivie à la lettre. À l'heure dite du spectacle, quelques billets seulement avaient été vendus. Une véritable catastrophe pour le patron de La Siesta...

C'est alors que Jacques, devant la mine déconfite de Guy Arnaud, proposa d'annuler officiellement le tour de chant (et, accessoirement, son cachet!) pour le remplacer par une soirée privée, mais ouverte gracieusement aux gens de bonne compagnie. On rameuta du monde et La Siesta devint le théâtre d'une fiesta des plus mémorables où le chanteur, les musiciens et le public s'en donnèrent à cœur joie. À la santé, bien sûr, de l'armée française. «Quand on n'a que l'amour/Pour parler aux canons/Et rien qu'une chanson/Pour convaincre un tambour...»

Quand je le rencontrai, après l'indépendance de Djibouti, Arnaud avait vendu La Siesta pour ouvrir une enseigne culturelle que Brel aurait appréciée, la librairie Omar-Khayyâm, du nom du grand poète et savant perse qui se répandait en éloges épicuriens. Le geste du Grand Jacques? Un des souvenirs inoubliables de sa vie, «un geste royal et spontané auquel il n'était en rien obligé».

Par la suite, on apprendrait que le chanteur, qui ne s'en vantait pas, était coutumier du fait; soit qu'il donnait plus souvent qu'à son tour des galas gratuits au profit de causes caritatives, «pour lesquels, nous confiera Jean Corti, nous étions partie prenante et

1. *Au suivant*, 1964.

ne touchions pas d'argent», soit qu'il offrait spontanément, à l'issue du spectacle, l'enveloppe contenant son cachet à des gens qui sollicitaient son aide ou qu'il jugeait dans le besoin. «Surtout, nous ne devions pas en parler», ajoutera l'accordéoniste, se souvenant de galas donnés pour des mineurs, des malades, des enfants handicapés, etc. «Il le faisait avec autant de force qu'à l'Olympia... C'était cela, Jacques Brel.» Alors qu'il se produisait le soir même, il lui arrivait souvent de chanter l'après-midi au sanatorium local, à l'hôpital ou dans une maison de retraite. Gérard Jouannest ne dira pas autre chose : «Pendant toutes nos tournées, je l'accompagnais également dans des sanatoriums ou des hôpitaux. Partout il montrait le même professionnalisme et la même générosité¹.» Et toujours dans la plus grande discrétion, avec ou sans ses musiciens.

Un exemple parmi d'autres, ce souvenir d'adolescence d'un futur grand journaliste, Alain Louyot², Prix Albert-Londres 1985. Cela se passe en avril 1965 dans un hôpital de Lorraine. Jacques Brel a appris qu'un jeune malade prénommé Pierre, dont les jours sont comptés et qui connaît ses chansons par cœur, rêve de recevoir une photo dédicacée en guise de cadeau d'anniversaire. «C'est ma mère, visiteuse bénévole des hôpitaux, raconte Louyot, et mon père, médecin à Nancy, qui ont appelé, sans trop d'illusions, la maison de disques Barclay pour tenter d'exaucer le souhait de Pierre. Ils ont expliqué que le jeune homme était atteint d'un mal incurable et la standardiste a répondu poliment qu'on leur écrirait. Mais quelques jours plus tard, c'est Brel en personne qui les rappelle : «Je viendrai très prochainement lui apporter son cadeau», promet le chanteur. Il pose néanmoins une condition : «Que la presse ne soit pas au courant de ma visite.» Lorsque Jacques

1. Préface à *Jacques Brel, l'éternel adolescent*, Serge Le Vaillant, Textuel, 2008. Gérard Jouannest est décédé le 16 mai 2018 à Ramatuelle, à l'âge de 85 ans, auprès de son épouse Juliette Gréco. En 2017, comme toujours depuis que Brel s'était retiré, il l'avait accompagnée sur scène lors de sa tournée d'adieux.

2. Grand reporter au *Point*, rédacteur en chef de *L'Express* et directeur des rédactions de *L'Expansion*, après avoir été journaliste économique et de politique étrangère à RMC, RFI, RTL et *La Vie française*, Alain Louyot a couvert les principaux conflits et événements de la planète depuis plus de quarante ans. Il a écrit plusieurs livres dont *Gosses de guerre* (1989), prix de l'Unicef, *Carnets de la passagère* (2010) et plus récemment *Les Grands Patrons de journaux face à l'avenir* (Odile Jacob, 2016).

Brel débarque dans les couloirs de l'hôpital Maringer, un stock de photos dédicacées dépassant de la poche de son veston, infirmières, médecins, malades en fauteuil roulant ou sur une civière lui font une haie d'honneur jusqu'à la chambre de Pierre. "Comment vous remercier, monsieur Brel, pour tout le bonheur que vous donnez ainsi à nos malades?" chuchote sur son passage une religieuse du service de pneumologie. "Ma petite sœur, vous avez là-haut des relations que je n'ai pas. Je compte sur vous pour me pistonner le moment venu auprès du Bon Dieu", lui répond, avec un affectueux sourire, le chanteur qui aime tant, à la scène, railler "nonnettes" et "bigotes". Puis Brel entre dans la chambre de Pierre, dont le visage s'illumine... Il bavardera plus d'une heure avec lui. Je prends quelques photos avec mon Instamatic Kodak. L'inconnu de Brel est respecté : comme Pierre, je n'ai que seize ans, et je ne suis pas encore journaliste. »

Charley Marouani confirmera cet altruisme doublé d'une prodigalité naturelle de l'artiste : «Je ne sais combien de fois je l'ai vu distribuer – je ne vois pas d'autre mot – de l'argent à des êtres dans la difficulté, amis ou simples personnes croisées au hasard¹. » Il insistait également auprès de lui pour faire baisser le prix d'entrée à ses spectacles, afin de permettre aux plus modestes d'aller le voir. Marouani, encore : «Lorsqu'il m'a annoncé sa décision d'arrêter, il m'a demandé ce que j'avais au planning. Il restait l'Olympia à l'automne et des concerts jusqu'au printemps 1967. Il m'a dit : "D'accord pour tout ça, mais à une condition..."

— Laquelle?

— Que je fasse quinze jours à l'Échelle de Jacob et quinze jours à la Villa d'Este..."

Quand je suis allé voir leurs responsables pour leur annoncer que Jacques Brel voulait passer chez eux, ils ont cru que je me moquais ! Impossible ! Forcément trop cher, hors de portée pour des petites salles ! Je leur ai dit que c'était pour les remercier de l'avoir aidé à ses débuts et qu'il proposait la somme dérisoire de cinq cents francs, pour ne pas dire rien. Ils étaient stupéfaits mais

1. *Une vie en coulisses, op. cit.*

ravis, évidemment... C'est magnifique, un tel esprit de reconnaissance et, surtout, c'est rarissime.»

L'argent, c'est un fait, ne fut jamais un moteur pour Jacques Brel. Alors qu'il aurait pu réclamer des cachets très élevés, à la hauteur de son immense notoriété, il faisait tout l'inverse. «Quand il a eu du succès, rappellera Gérard Jouannest¹, on lui a reproché ses tarifs car il était celui qui prenait le moins. Aznavour lui disait qu'il gâchait le métier. Mais Jacques répondait qu'il n'aimait pas l'idée de gagner plus qu'un chirurgien qui sauvait des vies...»

C'est à Djibouti, encore, que nous fîmes la connaissance d'Antoine, de passage dans la Corne de l'Afrique sur *Om*, son premier voilier. Il m'invita à plusieurs reprises à son bord, par plus de 45 °C à l'ombre, comme nous le reçûmes dans notre port d'attache personnel, tout près de La Siesta. Six mois d'escale, le temps d'écrire un nouvel album², avec un titre décoiffant sur la Coopération mal comprise : *Le Blues des coopérants*.

De nos conversations d'alors, je retiens deux souvenirs marquants. D'abord, celui du plaisir de lui avoir fait découvrir le premier album 30 cm d'un jeune chanteur français qui, dans l'une de ses chansons, parlait de lui et de Dylan :

*Y a eu Antoine avant moi
Y a eu Dylan avant lui
Après moi qui viendra?
Après moi, c'est pas fini
On les a récupérés
Oui, mais moi on m'aura pas³ !*

Je revois la réaction amusée du globe-flotteur, son sourire tout de tendresse envers Renaud – car il s'agissait bien sûr du futur «chanteur énervant» –, bien qu'en l'occurrence il ait eu tout faux : qui mieux qu'Antoine, en effet, avait réussi à prendre de telles distances avec la société, ou plutôt à se jouer d'elle? Et cela huit ans seulement après ses débuts tonitruants dans la chanson, en

1. À Bertrand Dicale, pour *Chorus* n° 52 (été 2005).

2. *Quel beau voyage!*, Barclay, 1980.

3. Renaud, *Société tu m'auras pas*, 1975 © Mino Music.

1966, avec des *Élucubrations*¹ qui, l'air de rien, annonçaient le grand chambardement de Mai 68. «Dès 1969, nous rappellera-t-il, j'avais pris la décision de tout quitter pour faire le tour du monde en bateau² et vivre sans attaches. J'étais pris d'une immense envie de liberté, qui ne m'a plus jamais quitté... Je m'y suis préparé pendant cinq ans. Entre 1969 et 1974, j'ai appris à naviguer et je me suis libéré des différents contrats et obligations qui me liaient en France. J'ai vendu ma maison pour me payer une coque nue que j'ai aménagée... et je suis parti.» Oui, qui d'autre a jamais pris pareil risque dans le show-biz? Qui... sinon Brel? Brel évidemment, Brel infiniment! Brel, curieusement, la même année qu'Antoine.

Second souvenir indélébile de nos petits secrets de la mer Rouge : un an à peine après la mort du Grand Jacques, avec tout le tact possible, j'interrogeai Antoine sur ce Noël 74 passé sur l'*Askoj* à Puerto Rico de Gran Canaria et sur les suites que l'on sait. L'auteur de *Pourquoi ces canons?* en était visiblement affecté, et même meurtri. Pas tant de la cabale, d'ailleurs, qui s'était limitée jusque-là à quelques journaux et magazines avides de scandales (le pire n'était pas encore venu, avec la reprise et l'amplification de l'air de la calomnie, quelques années plus tard, dans deux livres importants sur Brel), que de penser qu'il était resté à tort persuadé de sa trahison... Je lui expliquai alors combien Brel avait compté pour moi au moment crucial auquel tout un chacun est tôt ou tard confronté, à la croisée des chemins, entre tenter de réussir sa vie, c'est-à-dire d'accomplir ses rêves d'enfant, et de «réussir dans la vie»; combien j'avais adhéré à sa définition du talent : rien d'autre, avec le travail rigoureux qu'il suppose en aval, que d'«avoir envie»,

1. Un titre, *Les Élucubrations d'Antoine*, classé n° 1 au hit-parade du premier trimestre 1966, alors que son auteur terminait ses études d'ingénieur à l'École centrale.

2. Un tour du monde qui dure aujourd'hui depuis près de quarante-cinq ans, ce qui n'empêche pas le «globe-flotteur», entre deux livres ou deux documentaires sur ses voyages, d'adresser de loin en loin un clin d'œil à ses premières amours : ainsi a-t-il sorti un nouvel album, *Demain loin*, et donné un spectacle unique à l'Olympia en novembre 2012, un quart de siècle exactement après son dernier passage dans cette salle et son disque précédent (avec *Touchez pas à la mer* et *Un p'tit air Gauguin...*) et quarante-six ans après son premier Olympia au moment même où Jacques Brel était à... Djibouti et s'apprêtait à se rendre à Madagascar, île natale d'Antoine.

vraiment envie ! Et combien j'aurais aimé pouvoir lui dire tout cela, en tête à tête...

Et me voilà seul, tout seul, trente-trois ans presque jour pour jour après qu'il eut été porté en terre, à méditer cette histoire dans l'aube naissante, devant sa modeste sépulture que semble vouloir engloutir une végétation luxuriante. « On est cent que la gloire / Invite sans raison / Mais quand meurt le hasard / Quand finit la chanson / On se retrouve seul¹. » Seul, tel un paumé du petit matin, en attendant que ma moitié boucle les bagages dans notre gîte d'Atuona et que l'on gagne l'Aéroport Jacques-Brel... Quarante ans pile après nos épousailles (« On est deux à vieillir / Contre le temps qui cogne... »), impossible de ne pas songer dans cet archipel où le temps s'immobilise, à dix-huit mille kilomètres du Plat Pays, à *La Chanson des vieux amants*: « Finalement, finalement / Il nous fallut bien du talent / Pour être vieux sans être adultes. »

Cela se passait aux Marquises, île d'Hiva Oa, commune d'Atuona... Si ça vous chante, je vous convie à me suivre jusqu'à cette île, « posée sur l'autel de la mer / [...] Chaude comme la tendresse / Espérante comme un désert / Qu'un nuage de pluie caresse² ».

1. *Seul*, 1959 © Éditions Intersong-Paris.

2. *Une île*, 1962 © Nouvelles Éditions musicales Caravelle / Pouchenel.